

Un comme ça, un comme ça, pis un comme ça...

Tout n'est pas qu'affaire de vocabulaire, je le conçois bien. Mais il y a aussi le vocabulaire et, à trop l'ignorer, on finit par parler une langue imprécise, à la limite incompréhensible.

Je trouve que les jeunes Québécois utilisent un vocabulaire plus étendu que celui dont nous usions à leur âge. Mais nous avons encore, collectivement, un immense fossé à combler si nous voulons ne serait-ce que nommer correctement les objets les plus familiers et les réalités les plus quotidiennes.

La « chose » et « l'affaire » sont nos mots passe-partout. Nous les utilisons à l'envi pour nommer tout et n'importe quoi au lieu de chercher le mot juste. Résultat : nous n'en finissons plus de nous expliquer au lieu de nous comprendre.

J'ai été témoin dernièrement d'une petite scène parfaitement québécoise qui illustre bien mon propos.

J'attendais au comptoir d'une quincaillerie quand une femme d'origine européenne s'approche pour demander un renseignement. « Avez-vous, dit-elle, du papier-peint autocollant? » Le commis, déjà excédé par l'accent de la dame et du haut de son ignorance arrogante, lui lance : « Quoi? » La pauvre femme se répète timidement.

Et le commis de répondre : « Vous voulez dire d'la tapisserie contaque? Est là! »

La femme s'en fut sans demander son reste. Et pourtant c'est elle qui avait raison.

Tout Québécois bien né me répondra : « Tout le monde dit de la tapisserie contaque, qu'est-ce que t'as à chiâler? »

Je « chiâle » pour une raison très simple : c'est que cette tapisserie n'est pas de la tapisserie et que ce « contaque » est un anglicisme qui ne veut rien dire en français quand on l'applique au papier-peint.

Je veux bien qu'on ne parle pas français mais encore faut-il le savoir, et surtout ne pas avoir la prétention de faire la leçon à ceux qui s'expriment correctement.

Un autre exemple (et là je plaide l'ignorance comme tout le monde), la pâtisserie. Nous entrons dans une pâtisserie et nous nous retrouvons bouche bée devant le comptoir. Les mots nous manquent. Alors : « Une comme ça, une comme ça, non pas ça... ça, non... ça, pis une comme ça. »

Et pourtant toutes ces pâtisseries ont un nom précis que tous les enfants francophones du monde connaissent, tous sauf ceux du Québec.

Un pithiviers, un savarin, un mille-feuilles, un vacherin, une meringue, etc. Il y en a vraiment pour tous les goûts et ça rend la compréhension tellement plus facile.

Bien sûr, on ne peut pas tout apprendre à l'école et on n'est pas pour passer sa vie dans les dictionnaires. Mais pourquoi ne pas utiliser un truc? En France, chez tous les pâtisseries, les noms de toutes les pâtisseries sont affichés sur le plateau qui les présente. C'est donc dès son plus jeune âge que l'enfant apprend à les nommer. Il pourra dès lors les identifier facilement toute sa vie durant.

On pourrait faire la même chose dans les magasins de tissus, chez le boucher, chez le fleuriste ou chez le fromager. Ne mangeons-nous pas pendant des années le même fromage sans jamais en savoir le nom? Savons-nous de quel tissu notre costume est fabriqué? Bien sûr que non.

Toutes les plantes ne sont pas « c'te plante-là ».

Toutes les viandes ne sont pas « c'te morceau-là ».

Tous les ustensiles de cuisine ne sont pas « c't'affaire-là ».

Toutes les choses ne sont pas des choses.

La « ceinture en arrière de ton manteau » est tout simplement une martingale.

La « plante que tu sais qui fait des fleurs rouges qui ressemblent à des boules » est probablement un géranium.

La « patente qui sert à faire d'la crème fouettée à la main » est, sans aucun doute, un fouet.

« L'affaire qu'on se sert pour baisser et monter les lumières automatiquement » est très certainement un variateur.

« Le morceau d viande, t'sais là, qu'est faite comme ça pis qui r'semble à une affire comme ça » ne serait-il pas, par hasard, un aloyau?

Pas surprenant qu'on trouve que la phrase française est plus longue que la phrase anglaise! À force de circonlocutions, de répétitions, d'imprécisions, on l'allonge indéfiniment.

Il y a de la vanité dans notre refus de parler correctement (« On n'est pas pour parler le français de France ») mais il y a aussi une sorte de masochisme. Comment expliquer autrement le plaisir et l'acharnement que nous mettons à nous plonger dans les pires difficultés linguistiques, sous les plus fallacieux prétextes, au risque des pires incompréhensions, plutôt que de nous donner un instrument de communication simple et clair?

Nous sommes comme ce menuisier qui ne trouverait tout son plaisir que dans une scie mal affûtée. « Ma scie scie mal pis ça m'prend trois fois plus d'temps mais j'aime ça comme ça, moé. »

Le plaisir de la langue, c'est de pouvoir la parler sans effort. Or, quand on se refuse au départ l'effort de l'apprendre, on se condamne à parler avec effort toute sa vie.

Le mécanicien ou le plombier qui ne veut travailler qu'avec les meilleurs instruments est-il snob et prétentieux?

Il ne s'agit pas de se complaire dans la pratique de l'art pour l'art. La correction du langage est d'abord et avant tout affaire d'utilité.

Pierre Bourgault